

# La joie se cueille

Reulier Cathy

*2275 mots*

Le signal monocorde annonce la fermeture imminente des portes. Un trentenaire en costume anthracite et trench-coat se jette alors littéralement entre les battants. Il n'aurait pas mobilisé davantage de détente pour plonger dans une piscine. Tout juste n'atterrit-il pas en roulade avant au milieu de la rame. Il s'en trouverait bien empêché : la ceinture virevoltante de son imper reste coincée entre les portes désormais scellées. Le train frissonne et démarre. Il a l'air malin, songe Madeline, mi-amusée, mi-empathique. L'homme se racle la gorge, gêné de sa posture de prisonnier. Il évite le regard des passagers tout en se tortillant, tire discrètement sur le morceau de tissu beige. En pure perte. Le voilà condamné à la patience jusqu'à la gare de Pont-Cardinet, première desserte après le départ de Paris Saint-Lazare. Résigné à son sort, l'homme s'adosse aux portes, masquant ainsi la cause de son embarras. Il soupire, sort son téléphone portable de sa poche. Dans le reflet bleuté de ses lunettes, Madeline devine un défilement frénétique d'images qu'il regarde à peine et de textes qu'il ne lit probablement pas. Son pouce s'agite en tous sens, trahissant une nervosité que ne saurait seule justifier sa liberté temporairement entravée.

Rien ne sera plus jamais comme avant. RIEN-ne-sera-plus-JAMAIS-comme-avant.

Cette petite phrase ricoche depuis plusieurs semaines dans l'esprit de Madeline, lancinante comme un slogan publicitaire. Et la ritournelle n'en devient pas désagréable pour autant, bien au contraire. Cette constatation ne révèle pas un penchant nostalgique chez la jeune femme. Elle ne se sent empesée d'aucun regret ni fardeau. Même si à vingt-cinq ans, Madeline sait que la vie n'a pas fini de la surprendre, elle se considère favorisée à bien des égards : une enfance insouciante au sein d'une famille aisée de la Côte d'Azur, une scolarité sans heurt, entourée de parents aimants et attentifs. Aujourd'hui, elle savoure sa chance.

« Pont-Cardinet. Pont-Cardinet. Assurez-vous de n'avoir rien oublié dans le train ». Les portes s'ouvrent et déversent un premier flot de voyageurs... sur le quai opposé. L'homme se retourne, interroge nerveusement le bouton métallique toujours inerte. La contrariété a creusé une profonde ride du lion entre ses sourcils bruns. Madeline devine ses pensées : « Ça commence à bien faire... ». Il secoue la tête. Heureusement qu'il ne descend pas ici, songe la jeune femme. Visiblement familier de la ligne, il scrute le plan des arrêts à venir au-dessus des portes : à Clichy-Levallois, cette fois c'est sûr, il pourra enfin s'asseoir sur un fauteuil moelleux et se relaxer après une journée manifestement harassante. Le train repart.

Madeline a été elle aussi une jeune femme constamment pressée, toujours tendue et néanmoins prête à en découdre avec le monde du travail. Les clients, les projets. Son boss. Toutefois ne rentrait-elle pas chez elle par ce train et pour cause : à l'heure où elle s'octroyait enfin le droit de regagner ses pénates, il n'y avait simplement plus de transports en commun vers la banlieue parisienne. A une heure du matin, ne restent que les taxis que son patron Simon, grand prince, réglait via notes de frais. Grâce à une dose incontestable de talent, d'ambition et moyennant ce rythme infernal, elle avait décroché - voire arraché - un poste de consultante en « Business Shift Strategy » à vingt-deux ans. Le plus jeune élément jamais engagé par son cabinet à cette fonction. Madeline, l'exemple. Madeline, la « petite jeune » en tailleur et talons qui claquent dans les couloirs, fière d'avoir damné le pion à son rival et néanmoins ami Antoine. Le jour de sa prise de poste, il lui avait souhaité « tout le meilleur », beau joueur. La grand-mère de Madeline, qui ne saisissait rien du métier fumeux de consultante en « Bidule Stratégique » comme elle disait, ne s'était pas réjouie, elle. Elle avait demandé à son unique petite-fille :

« Tu ne veux pas devenir fleuriste, plutôt ? Tu adores les fleurs, tu serais plus au calme ! Et tu as toujours eu un talent pour les bouquets. Souviens-toi quand tu étais petite : tu étais capable de citer le nom de toutes les fleurs de mon jardin. C'était épatant !

-Mais Mamie, on ne fait pas carrière avec des fleurs ! Je veux *manager* une équipe, mener mes propres projets, ressentir l'adrénaline tous les jours. Voyager !

- Pff pff pff, avait répondu la vieille dame en levant les yeux au ciel. »

L'adrénaline, elle en avait soupé. A une heure du matin, il ne reste plus que cela.

« Clichy-Levallois. Clichy-Levallois. Assurez-vous de n'avoir rien oublié dans le train. ». Enfin, la délivrance. Le trench est libéré ! Son propriétaire fonce vers le strapontin qu'il

lorgne depuis plusieurs minutes. A cette heure de pointe, le privilège d'une place assise relève de la quête du Graal, heureusement tempérée par ce qu'il subsiste de bienséance chez les usagers. L'homme s'y affale de tout son poids, soulagé. C'est alors que son regard croise celui de Madeline, installée juste en face. Elle lui sourit. La connivence dans les yeux de la jeune femme insinue clairement : « J'ai vu votre petit manège. Ça va mieux, n'est-ce pas ? ». L'homme lui rend son sourire. Madeline se surprend de sa propre hardiesse. Jamais elle n'aurait osé cela, avant ! De surcroît, elle réalise que l'inconnu est beau. Vraiment beau. Ce sourire nouveau est emprunt d'une gentillesse que la ride du lion ne laissait en rien présager. Il extirpe de sa mallette un livre qu'il ouvre puis repose aussitôt, avant de glisser ses doigts sous ses lunettes. Il masse ses paupières. Encore. Et encore. En fait, plus que tendu, cet homme semble au bord de la syncope. Mais son trench de belle facture, son pantalon bien taillé et ses chaussures soignées constituent un arsenal convaincant pour masquer un corps menaçant de flancher. Un œil inattentif n'y verrait que du feu.

Madeline, se morigénant d'épier ainsi l'inconnu, baisse les yeux vers son propre sac à main. Elle en extrait parmi d'autres une petite carte rouge ornée d'un bouquet de fleurs à peine esquissé. Au dos, elle griffonne quelques mots.

Après Asnières-Sur-Seine, se détache dans la nuit tombante le profil imposant du quartier d'affaires de la Défense. Madeline ferme les yeux. Elle ne veut pas voir, redoutant de se sentir écrasée au pied des géants sans âme. La simple vue de la tour de quarante-huit étages dans laquelle siège son ancien bureau la révolte. Elle n'a décidément pas fait la paix avec cette colère. Dragier & Associés. Une armée de consultants dressés pour la performance et le *ROI*, « Return on investment », comme disait Simon avec son accent exaspérant. Comme ELLE disait, elle aussi, superbe pimbêche à la vingtaine flamboyante. Elle s'est démenée comme une diablesse, convaincue de son invincibilité. Prestige et bêtise du jeune âge... Elle a été adulée par sa hiérarchie un jour, méprisée le lendemain puis récompensée la semaine suivante, avant d'être clouée au pilori de nouveau. Sous la carapace, des montagnes russes en guise d'estime de soi.

Et puis un vendredi, le dixième ou peut-être le centième « c'est de la merde, un ramassis de nullités » de Simon, qu'il a jugé bon de compléter d'un « ...Pauvre fille ! ». La douche froide. La dernière. Un jet d'eau glacé sur ses épaules. Et plus rien. Rien du tout. Elle avait rouvert les yeux à l'hôpital. Penaude et totalement perdue. Antoine se tenait près d'elle, inquiet et désespéré.

« Tu ne parlais plus. Ton bras était paralysé, ton visage aussi, dans une horrible grimace. Cela a duré plusieurs minutes. Tu étais pétrifiée, comme par un sortilège.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

- Tu es tombée aux pieds de Simon ! Il t'a prise dans ses bras, on aurait dit qu'il allait chialer, ce connard cyclothymique.»

Madeline avait beau faire un effort, le dernier souvenir qu'elle pouvait convoquer était celui du café avec son chef lui faisant miroiter un poste à Londres, tel un toréro qui agite sa cape pour exciter l'animal. Avec un petit sourire complice, la main sur son bras. C'était le matin. Il est vrai que le reste de la journée avait totalement disparu de son esprit. Or, il était manifestement tard dans la soirée.

Quelques instants après, un médecin un brin condescendant lui avait rendu visite.

« Un *burn-out* à vingt-cinq ans, Mademoiselle...

- Madame.

- Ah vous êtes mariée, pardon.

- Non.

- Ah. Bon. Oui, donc. Il va falloir réduire la voilure. Tout le monde n'a pas...

- Je vous arrête tout de suite. Il ne s'agit pas d'avoir les épaules ou pas. Vous ne comprenez rien. Je vais très bien, physiquement. »

Que l'aliénation est grande lorsqu'elle vous aveugle jusque dans le lit d'hôpital, le doigt prisonnier d'un oxymètre ! Le lendemain matin, elle avait pu se lever et oser affronter son reflet dans le miroir du cabinet de toilette. Un visage gris et terne. Lui étaient revenues en mémoire les parties de Scrabble qu'elle disputait avec sa grand-mère. « Mot compte double ». Les maux comptent double, en effet : en trois années, elle avait vieilli de six ans... L'addition était salée. Même le regard manquait de pétillance. Personne n'avait rien vu venir, surtout pas elle. Ses parents habitaient trop loin pour prendre la mesure du rythme qu'elle s'était infligée. Et puis...on entend certes parler de crises cardiaques ou de craquages nerveux chez les cadres surmenés. Mais pas à vingt-cinq ans !

Dans le silence de la chambre d'hôpital, elle avait compris et capitulé. Trop de sollicitations. Trop de stimuli. Le réveil après cinq heures de sommeil, le train, le bruit, la promiscuité, l'agressivité, les voitures, les klaxons, les odeurs empestées des moteurs, les questions, le compteur de mails qui explose lorsqu'il charge les messages reçus depuis la veille...à une heure du matin - mais quand diable dorment ces gens ?-, le bruit, la lumière blafarde de l'écran d'ordinateur, les *deadlines*, les petites trahisons, les malveillances, les changements d'humeur de Simon, les sandwiches avalés en dix minutes avec Antoine.

RIEN-ne-sera-plus-JAMAIS-comme-avant.

Jamais. Pour Madeline, nul regret ni tragique fatalisme. Il s'agit bien d'une résolution. Un mantra qu'elle se répète désormais chaque matin. Trois mois après l'incident qui l'a clouée au tapis, Madeline se sent en rééducation. Bien sûr, il a fallu démissionner. Puis réapprendre à disposer de son temps, sans culpabilité. Chouchouter un corps qu'elle n'écoutait plus. Expérimenter des journées exemptes des mots « objectif » ou « *ROI* ». Jouir de conversations dépourvues d'acronymes ou d'anglicismes à tout-va. Réaliser que personne n'allait la héler au détour d'un ascenseur pour l'harcéler de questions auxquelles elle allait devoir réfléchir durant la nuit.

Comme on perd le sens des réalités lorsqu'on ne met plus le nez dehors à l'heure où il fait jour, à l'heure où le monde palpite ! Elle réapprend à sentir, à toucher, à goûter, à regarder. A considérer les gens dans la rue et les trains, plus seulement comme une armée hagarde de bons ou mauvais soldats fatigués, mais comme des âmes riches de possibilités et de contacts humains. Elle réalise à quel point tous lui ont manqué. Pas seulement sa famille qu'elle a négligée, sa grand-mère décédée trop tôt ou ses amies. Mais aussi eux, elles, ces gens-là, ces anonymes qui incarnent la diversité d'une société dont elle s'est détournée pour s'adonner à une chimère.

« Prochaine gare d'arrêt, Suresnes, Mont-Valérien ». Madeline ajuste son manteau et jette un œil furtif vers l'inconnu qui cette fois s'est plongé dans sa lecture. Sans doute guettait-il néanmoins les mouvements de la jeune femme puisqu'il relève les yeux et leurs regards se croisent de nouveau. La ride du lion a totalement disparu. Madeline n'ose plus sourire, sa timidité reprend le dessus. Elle s'avance vers les portes battantes. Le train ralentit. C'est alors qu'elle prend une grande inspiration puis, mue par une dernière hésitation, se retourne et lui tend la petite carte. A cours de mots, elle murmure seulement « pensez-y ! » et saute sur le

quai, tandis que la voix enregistrée répète encore : « Assurez-vous que vous n'avez rien oublié dans le train. »

Dans le train, elle a oublié cet homme, qu'elle reverra peut-être, qui sait ? Une carte de visite est comme un hameçon qui pourrait ramener vers elle un jour cette bête fatiguée.

Longtemps, elle a vécu comme cet inconnu et sa ceinture coincée dans la porte. Prisonnière. Elle a plongé elle aussi, comme on se jette joyeusement à l'eau, dans cette carrière insensée. C'est promis, rien ne sera plus jamais comme avant. Et c'est heureux. Tout bien considéré, ce *burn-out* s'avère une bénédiction. Elle consulte sa montre. Demain à neuf heures, dans exactement quatorze heures et treize minutes, elle inaugurerà SA boutique de fleurs. Mamie, tu serais tellement fière de moi, songe-t-elle en levant les yeux vers la lune. Elle finance son projet grâce aux primes mirobolantes qu'elle n'avait pas même le temps de dépenser, mais aussi grâce à l'héritage de son aïeule. Madeline adresse un clin d'œil reconnaissant au ciel. Immobile, les mains dans les poches, elle s'accorde un moment sur le quai. La jeune femme prend conscience de ses pieds solidement arrimés au sol et de l'exaltation qui étreint son ventre à la pensée du jour suivant. Elle caresse mentalement le rêve qui a bourgeonné en elle ces dernières semaines, tel une efflorescence pleine de promesses.

Son regard accompagne au loin le train et sa minuscule lumière blanche qui s'obstine dans la pénombre, emportant la carte de visite sur laquelle elle a écrit, au-dessus de l'adresse de son futur commerce : « La joie se cueille et le bonheur se cultive ». Ce n'est pas d'elle, mais Bouddha lui pardonnera certainement cet emprunt fort à-propos.